

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Une page d'André Malraux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 277-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Une page d'André Malraux

A l'heure où Malraux vient de mourir, il nous paraît bon de relire ensemble une de ses pages. Même si nous ne pouvons partager ses convictions profondes, nous ne restons pas indifférents à ses tâtonnements, à ses recherches et à son art.

Ce texte, extrait de *Les noyers d'Altenburg*, est un bel exemple de la manière de cet écrivain en qui nous rencontrons un homme d'action, un poète, un historien de l'art et un philosophe. Il sait merveilleusement voir, sentir, dire et penser.

Nous sommes en juin 1940, après la défaite française, dans la cathédrale de Chartres. Malraux se trouve au nombre des blessés. Il faudrait lire attentivement ces quelques lignes et en analyser toute la richesse :

Le sens des images où se mêlent mémoire, sentiment et sensation.

Le don de l'observation concrète du réel.

L'art des comparaisons, le sens des mots et des contrastes : contrastes de rythmes, de constructions syntaxiques, de sentiments.

La phrase, tantôt longue, articulée, périodique ; tantôt courte, amputée, réduite à l'exclamation. Phrase toujours vivante où s'entremêlent l'ironie, la vulgarité et la tendresse.

On se trouve face à un Malraux fasciné par l'humanité, vivant en contact franc et direct avec elle, plongé en plein « fait de vie », mais ne renonçant jamais à la réflexion. Il cherche à interpréter le message de l'art et des mythes qu'il conçoit comme autant d'efforts que l'homme accomplit pour nier le néant. L'histoire lui apparaît moins comme une suite d'événements que comme la trame du destin à travers les civilisations. Il plaide pour la révolte, une révolte dirigée non contre l'homme mais contre la bête et contre les dieux. Il exalte, non sans désespoir, la noblesse de l'homme, une certaine noblesse de l'homme...

La Rédaction

Je ne reconnais pas le vaisseau de la cathédrale : les carreaux qui ont remplacé les vitraux de la nef l'éventrent de lumière. Au-dessous, dans les chapelles, les verrières étroites comme des colonnes de jour tremblent du haut en bas, sous le grondement marin des chars allemands qui déferlent. Semblable aux prisonniers blessés qui me précèdent, à ceux qui me suivent, je suis fasciné par le sol couvert de ce que nous croyions ne jamais revoir : de paille. Dans la nef déjà pleine

semblent trembloter sous le jour vacillant des soldats qui ouvrent des boîtes de conserves ensanglantées ; d'autres, bouteilles en l'air, près d'un comptoir abandonné de la Croix-Rouge couvert de pharmacie et de bandes. Nous nous jetons sur les gerbes dont les épis frémissent, eux aussi, de la trépidation des chars jusqu'aux limites de la Beauce...

Au-dessus de moi, très haut, je vois les grandes nervures gothiques se rejoindre. Depuis ma blessure jusqu'aux hanches, mes jambes devenues une gaine voluptueuse et paralysée se dissolvent comme dans le champ de trèfle, lorsque nous attendions les blindés ennemis. A mon côté, un tirailleur algérien regarde, hébété, les mouches qui vont se poser sur son visage, et sourit à sa paille. En arrière de ma tête, des voix de plus en plus faibles parlent de trahison...

Un chatouillement lancinant du pied m'éveille : un infirmier prisonnier refait mon pansement. Il a pris d'autorité les bandes, l'ouate et l'eau oxygénée de la Croix-Rouge abandonnée, et, depuis le Portail Royal (nous nous sommes écroulés tout près) soigne les blessés, qu'ils dorment ou non. Un éclatant soleil d'après-midi s'engouffre par les hautes verrières : je suis dans le vaisseau de Chartres en construction... Des Allemands passent, et les regards de ceux qui ne dorment pas les suivent : ce qu'ils disent concerne-t-il les prisonniers ? Dans ce monde d'où toute information a disparu, chaque Allemand est oracle. J'écoute le plus proche : « A Bamberg, à gauche de la cathédrale, je connais un petit chemisier, mein kerl ! un commerçant qui... » Bamberg, la Chartres allemande... Misère de retrouver notre part fraternelle entre les appels de nos blessés vers l'infirmier et le bruit de ces bottes qui s'éloignent !...

Réveillées par ce passage, les nouvelles circulent.

— Paraît que l'armistice est signé... On démobilise, mais toutes les usines de guerre seraient obligées de travailler contre les Anglais...

— Pétain a été tué par Weygand, en plein conseil des ministres...

— « Ils » ont réclamé dix-sept départements, dis donc ! Encore ces vaches de Bretons qui vont avoir le coup de veine !

Les Bretons, généralement tenus, jusqu'ici, pour des « lourds » sont l'objet de l'envie générale : comment Hitler annexerait-il la Bretagne ?

— Les autonomistes, i'd'vaient et' dans l'coup !

— Nous, tu crois point qu'on pourrait s'démerder pour devenir autonomistes bourguignons ?

— Le Commandant de la Place, il est passé tout à l'heure. Moi je comprends un peu l'allemand, il a dit qu'y avait quinze cent mille prisonniers...

Rigolade générale : pourquoi pas dix millions ?...

Le rire retombe d'un coup : près du portail deux blessés se sont levés, et aussitôt dix, cinquante ; la pullulation cahotante, chaque chancelant protégeant par avance sa blessure, tente de courir vers le comptoir de la Croix-Rouge. Appuyés sur les coudes, les blessés couchés suivent de leurs poignants regards de paralytiques cette fragile ruée ; enfin cent voix fêlées, répercutées par les voûtes, hurlent :

— Les gars, on a le droit d'écrire !

Je me lève, accroché des deux mains à mon bâton, comme si je m'aidais d'un arbre. La fatigue est revenue, écrasante mais humaine, et non plus cette maladie d'hallucinés qui nous faisait avancer avec des gueules ouvertes de poissons, ou bloquer les mâchoires... Un autre blessé des chars et moi avançons, appuyés l'un à l'autre, comme deux crabes enchevêtrés ; sur le comptoir que gardent maintenant trois sous-officiers prisonniers sont déjà jetées en vrac des dizaines de lettres. Au-dessus, un écriteau, le modèle de ce qu'il est permis d'écrire : *Je suis prisonnier — je suis blessé. — Je me porte bien. — Je suis bien traité. — Affectueux souvenir. — Rayer les mentions inexacts. — Ne pas donner d'adresse. — Ne pas cacheter.*

Quand, arrivés au comptoir, nous nous retournons dans le sourd chahut de blessés où s'entremêlent les questions absurdes et les rageuses requêtes d'enveloppes — « un bout de papier, ça, on le trouvera toujours » — la nouvelle est arrivée jusqu'au chœur. Et d'un bout à l'autre de la cathédrale, hallucinés de nouveau, hagards, craignant de ne pas arriver à temps, courbés sur les bâtons, accrochés aux épaules, les blessés suivis de filets de sang déferlent vers deux voix qui crient alternativement, près du Portail Royal, comme des psalmodies de prophètes : « Je suis bien traité ! Affectueux souvenir », tandis qu'une autre vocifère : « Rayer les mentions inutiles ! Pas d'adresse ! Pas cachetées ! Vous ruez donc pas comme ça, toujours la même chose ! y a de la place pour tout le monde, sacré nom de Dieu de bon Dieu ! » La multitude blessée glisse vers nous, roule dans ce haut lieu entre les hauts lieux de la terre, jusqu'à ce que les voix vite éraillées ne ressemblent plus qu'aux supplications des mendiants de naguère près du porche...

Elles se perdent dans les nouvelles rumeurs rencontrées à chacun des pas que nous faisons pour nous dégager.

(...)

Dans la mesure babylonienne, faite de piliers trapus, de drains et de branches, ils sont maintenant trois qui écrivent sur leurs genoux, recroquevillés comme les momies du Pérou.

Un pionnier, pas jeune, dans la même position mais les mains croisées, regarde fixement un des piliers. Il sent que je le regarde, tourne un peu la tête :

- Moi, j'attends que ça s'use...
- Quoi ?
- Tout... j'attends que ça s'use...

Celui-là a un de ces visages gothiques de plus en plus nombreux depuis que les barbes poussent. La mémoire séculaire du fléau. Le fléau devait venir, et voici qu'il est là. Je me souviens des mobilisés silencieux de septembre, en marche à travers la poussière blanche des routes et les dahlias de fin d'été, et qui me semblaient partir contre l'inondation, contre l'incendie ; mais au-dessous de cette familiarité séculaire avec le malheur, pointe la ruse non moins séculaire de l'homme, sa foi clandestine dans une patience pourtant gorgée de désastres, la même peut-être que, jadis, devant la famine des cavernes. « J'attends que ça s'use... » Dans notre tanière engourdie sous le grand soleil de toujours, murmure une voix préhistorique.

Est-ce la même patience féline qui fait écrire les autres aujourd'hui ? Crayons, papiers, langues violettes ont reparu dans chacune des cahutes où je jette un coup d'œil en ayant l'air de chercher un copain, et même dehors où quelques solitaires fixent de la main gauche leur papier au genou, pour que le vent ne l'emporte pas avec les lettres déchirées...

Combien de jours les ai-je vus ainsi dans la chambrée, emplissant page après page... Redisent-ils une fois de plus qu'il faut reviser la lieuse, profiter du temps entre la moisson et le battage pour réparer les gouttières, — avec les répétitions sans fin qui sont leur mode instinctif d'expression ? Tout cela, les femmes le savent aussi bien qu'eux. En cette minute, ils sont aussi indifférents aux gouttières et à la lieuse qu'ils le seront sous la terre ; mais il n'y a pas que les mots de l'amour pour tenter d'exprimer la tendresse. Dans ces lettres qui viendront, aujourd'hui ou quelque jour, des camps où deux millions de prisonniers français attendent que le destin s'use, combien de femmes reconnaîtront, sous ces histoires de semailles à ne pas oublier, la sentimentalité sombre, cachée, orgueilleuse, de ses doigts crispés sur le papier comme s'il allait leur être arraché, tandis que sur la grande route tourbillonnent les lettres déjà mortes ?...

Adolescent, j'ai rêvé que je marchais à travers des terres plombées, couvertes de tuyaux et de débris de tuiles comme ce camp, et où errait, entre des clôtures aux perspectives sans fin une multitude de frileux pardessus sans corps ; un compagnon inconnu, qui devinait mon angoisse bien que je ne disse pas un mot, murmurait à mon côté, indiquant vaguement ces limbes : « Ce n'est rien, monsieur : c'est l'inconscient... »

Chaque matin je regarde des milliers d'ombres dans l'inquiète clarté de l'aube ; et je pense : « C'est l'homme ».

J'ai cru connaître plus que ma culture parce que j'avais rencontré les foules militantes d'une foi, religieuses ou politiques ; je sais maintenant qu'un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie. Ceux qui m'entourent, eux, vivent au jour le jour depuis des millénaires.

Dès les premiers temps de la guerre, dès que l'uniforme eut effacé le métier, j'ai commencé d'entrevoir ces faces gothiques. Et ce qui sourd aujourd'hui de la foule hagarde qui ne peut plus se raser n'est pas le baigneur, c'est le moyen âge. Même chez ceux des Méditerranéens dont j'attendais des visages de pêcheurs helléniques, de maçons romains : peut-être parce que le moyen âge s'est chargé de représenter les hommes, et que nous ne sommes pas dans un endroit d'où sortent les dieux. Mais le moyen âge n'est que le masque de leur passé, si long qu'il fait rêver d'éternité. Leur amour, c'est un secret, même pour eux ; leur amitié, la chaleur humaine d'une présence auprès de quoi l'on se repose sans parler, — un échange de silences. Leur joie, toute en bourrades et en éclats, elle n'a pas changé depuis Breughel, depuis les fabliaux ; ces claquages et ces rires, comme leur son monte d'une fosse plus insondable, plus fascinante que tout ce que nous connaissons de notre race, fascinante comme leur patience ! Ici, un prêtre ami m'a dit : « Au fond, croyants ou incroyants, tous les hommes meurent dans un mélange bien enchevêtré de crainte et d'espoir... »

Que m'obsède ce lourd et mystérieux demi-sommeil sur quoi le présent, le christianisme même tournoient comme la poussière sur tous nos corps couchés, comme nos rêves ! Ecrivain, par quoi suis-je obsédé depuis dix ans, sinon par l'homme ? Me voici devant la matière originelle. Et je pense une fois de plus à une phrase de mon père que la constance de la mort a imposée à ma mémoire, que la captivité me ressasse inexorablement : « Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme ».

A quel point je retrouve mon père, depuis que certains instants, de sa vie semblent préfigurer la mienne ! J'ai été blessé le 14, prisonnier le 18 ; son sort dans l'autre guerre — de l'autre côté... — a été décidé le 12 juin 1915. Il y a vingt-cinq ans, presque jour pour jour... Il n'était pas beaucoup plus vieux que moi lorsqu'à commencé de s'imposer à lui ce mystère de l'homme qui m'obsède aujourd'hui, et qui me fait commencer, peut-être, à le comprendre. Ses *Mémoires*, que quelques-uns attendent encore et qui ne paraîtront jamais — ils n'ont jamais été rédigés — n'étaient qu'une masse de notes sur ce qu'il appelait « ses rencontres avec l'homme ».

Ces rencontres, le vent inlassable me les renvoie comme il renvoie à la volée les lettres de mes compagnons. Que je les interroge donc, que je les confronte donc à la mienne, aux miennes, tandis qu'appelés par l'ondée de la nuit, les roses vers de terre sortent à nouveau du sol durci par le piétinement de cinq mille hommes, — tandis que la vie continue jusqu'à ce qu'au fond fraternel de la mort se mêlent mes questions et les siennes...

Ici, écrire est le seul moyen de continuer à vivre.